

ON S'ABONNE
AU
BUREAU DE L'ARTISTE,
rue des
Filles-Saint-Thomas,
n° 9, place de la Bourse.

Bulletin des Arts,

DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE,

TIRÉ A 4,000 EXEMPLAIRES.

PRIX
DE
L'ABONNEMENT :
Pour un an.... 10 fr.
Pour six mois. 5 fr.
ANNONCES : 50 c. la ligne.

Numero 35. — (Chaque abonné a droit à 24 lignes d'insertions gratuites pour un an d'abonnement.) — Du 25 février au 4 mars 1838.

CHRONIQUE EXTÉRIEURE.

Saint-Petersbourg, 27 janvier.

L'Académie des Sciences a reçu dernièrement, par les soins du ministre des finances, plusieurs manuscrits orientaux très-intéressants et très-rares; ils proviennent, la plupart, de Chiwa, de Bochara, de Taschkin, de Chokande; ce sont, en grande partie, des documens historiques et géographiques des Mahométans, surtout sur les derniers temps. Plusieurs étaient tout-à-fait inconnus en Europe. Grâce au zèle du ministre des finances, qui a fait allouer par l'empereur une forte somme à ce sujet, l'Académie espère, de cette manière, augmenter sa collection de manuscrits orientaux. La note indicative d'ouvrages arabes, persans et turcs à rechercher, rédigée par M. l'académicien Frahn, a été adressée sur toute la frontière meridionale de la Sibérie, pour être répandue, de là, dans l'Asie centrale par les voyageurs et les caravanes. Outre le grand prix payé pour les ouvrages rares et importants, des encouragemens sont promis à ceux qui les découvriront. On attend de féconds résultats, pour la science, de tant de libéralité et de zèle. Dans le rapport sur cet objet, lu en novembre dernier à l'Académie de Saint-Petersbourg, on remarque le passage suivant : « Des voyageurs savans et actifs ont parcouru l'Asie occidentale et l'Asie meridionale; ces parties de l'Asie paraissent en quelque sorte épuisées. Une incroyable quantité de leurs monumens littéraires leur a été enlevée pour enrichir les principaux dépôts de manuscrits de l'Europe. Les documens les plus anciens et les plus précieux s'y trouvent déjà, et, depuis des années, j'en ai fait vainement chercher de semblables dans le Levant et en Perse. C'est actuellement que me paraît être venu le moment de faire rechercher les anciennes productions littéraires des Arabes, des Perses et des Turcs dans l'Asie centrale mahométane, où, à la vérité, les sciences sont complètement tombées, mais où s'est autrefois trouvé le foyer de la civilisation et le rendez-vous des savans, dans ces pays qui, jusqu'à présent, n'ont presque pas été visités par les Européens. »

— Le Grand-Théâtre impérial de Saint-Petersbourg vient de monter *Die Judin* (la Juive), de M. Alévy, avec un luxe vraiment extraordinaire; les armures et les costumes, achetés spécialement pour cette pièce, s'élèvent à plusieurs milliers de roubles. Le directeur n'a rien négligé pour que la pompe du spectacle fût éblouissante. A la fin du premier acte, 24 chevaux blancs, magnifiquement caparaonnés, paraissent sur la scène et exécutent diverses manœuvres au son des fanfares.

— On a repris, au théâtre impérial de Prague, l'opéra-comique de M. Auber, *das Cherno Pferd* (le Cheval de Bronze). Cette gracieuse partition a obtenu le plus grand succès en Autriche. Toutes les scènes de l'Italie septentrionale se la sont également appropriée, et elle n'a pas été exécutée moins de quarante fois sur le Grand-Théâtre de Pavie.

— On écrit de Francfort, 11 février :

« Une lettre particulière de Saint-Petersbourg, écrite par une personne de la cour, annonce qu'un incendie a éclaté dans l'Ermitage. L'empereur était encore, cette fois, au théâtre, quand la nouvelle de cet accident lui fut apportée. Heureusement, le feu a été étouffé presque immédiatement, grâce à la promptitude des secours.

— On écrit de Berlin, le 14 février :

« M. Medelhammer, un des plus fertiles auteurs dramatiques de l'Allemagne, et dont les nombreuses comédies sont maintenant aussi répandues et aussi généralement goûtées que l'étaient, dans leur temps, celles de Kotzebue, est mort avant-hier dans notre ville, à la fleur de l'âge.

» Toutes les œuvres dramatiques de M. Medelhammer ont été publiées sous le pseudonyme d'Albini. »

— Vers le commencement du quatrième acte de *Robert-le-Diable*, alors que Bertram, de sa voix stridente, domine les cris d'effroi d'Alice, et se fait même entendre par-dessus les mugissemens des contre-basses et l'éclat foudroyant des trombones, au moment où les démons, renfermés dans les souterrains du palais abandonné, font retentir les échos des montagnes de leur sauvage refrain, tout-à-coup, le lustre, comme ébranlé par tant de clameurs, abandonne les hautes régions dans lesquelles il se trouvait, et fond, avec une effroyable impétuosité, sur le parterre, occupé par plus de 600 individus pressés les uns contre les autres, et exposés à toutes les conséquences d'un choc aussi redoutable.

Les spectateurs des galeries et des loges poussent aussitôt des cris d'épouvante et restent, pendant quelques secondes, comme frappés de stupeur, dans l'attente des hurlemens des victimes de cette catastrophe, de leurs derniers râlemens, et de la scène, à la fois déchirante et terrible qui va se passer sous leurs yeux; mais, à leur grande surprise, aucun gémissment, aucun cri de douleur ne s'élève du parterre; seulement, des éclats de rire et des jurons dominent le tumulte; une vingtaine d'individus, les cheveux et les vêtements ruisselans d'huile, cherchent à se frayer un passage à travers la foule; et le lustre, cause pre-

mière de tout ce bouleversement, de tout ce dommage, reste droit sur la rampe des stalles, semblable à une toupie maintenue en équilibre.

Par une exception, par un manque de goût, dont on ne saurait assez remercier le ciel, l'extrémité inférieure de ce lustre, l'un des plus grands qui aient été faits, était terminée par une pointe de fer longue de trois pieds, qu'on avait souvent projeté de couper, dans la crainte des malheurs qu'elle pouvait occasionner en cas de rupture des cordes ou de relâchement du tour qui sert à les tirer. Cette pointe est précisément ce qui a évité la catastrophe que l'on redoutait; elle s'est engagée avec violence dans la balustrade qui sépare les stalles du parterre et a ainsi maintenu le lustre assez élevé au-dessus de la tête des spectateurs pour qu'aucun d'entre eux n'ait pu être atteint.

Seulement, les quinquets se sont brisés en mille éclats, et l'huile, répandue en flots abondans, a copieusement arrosé les infortunés claqueurs qui se trouvaient à leur poste.

(Weekly dramatical Magazine.)

CHRONIQUE INTÉRIEURE.

— M. Lebreton, peintre et physicien, dont les tableaux d'optique et de fantasmagorie ont eu de la célébrité, vient de mourir à Paris, âgé de soixante-quinze ans. M. Lebreton, pendant cinquante années de professorat, a compté jusqu'à trois générations d'élèves dans les plus illustres familles françaises ou étrangères résidant à Paris. Il était depuis vingt ans professeur des Sourds-Muets.

— Une innovation qui doit réussir est celle qu'on remarque à la maison qui vient de s'élever sur le boulevard, au coin de la rue de Richelieu, ancien emplacement du jardin Frascati. Le premier étage, au-dessus de l'entresol, est destiné à recevoir des magasins, et les croisées sont disposées de manière à faire devanture de boutique, absolument comme au rez-de-chaussée.

— La commission nommée par M. le préfet de police s'est réunie pour faire une nouvelle expérience du procédé par lequel les toiles des décors de spectacle sont rendues incombustibles. Les divers essais ont démontré l'efficacité de cette nouvelle invention. L'expérience a eu lieu sur des toiles à moitié enduites, et le feu a consumé subitement la partie de la toile non préparée, en respectant celle que l'enduit protégeait.

— On vient de découvrir à Vireux-Molhin, diocèse de Metz, un registre de l'ancien chapitre de Molhin, qui paraît contenir des documens d'une

assez grande importance. Il résulte de l'examen qu'a fait M. Hubert de ce registre, qu'une église fut construite à Molhin par Saint-Maternel, premier évêque de Tongres, en l'honneur de Dieu et la Sainte-Vierge, avec les aumônes des fidèles; qu'en 752, une dame illustre, nommée Ada, épouse de Vitert, comte de Poitiers, parent, par sa femme, de Pépin, fonda l'église collégiale qui subsiste encore aujourd'hui. Saint Hermel fut vénéré comme patron secondaire, à cause des reliques de ce saint que ladite dame Ada y avait apportées. Elle-même dota cette église en lui cédant les biens patrimoniaux qu'elle possédait en ce lieu et dans les environs. Plus tard, en 760, le roi Pépin augmenta encore la dotation des chanoines de Molhin.

— Mme de Choiseul-Meuse, auteur de plusieurs ouvrages estimés, vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans. On se rappelle ces *Nouvelles contemporaines*, qui obtinrent un grand succès sous la restauration. C'était encore, malgré son âge, une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles qu'on pût rencontrer.

— Le registre des inscriptions pour les grands concours de peinture et de sculpture de l'année 1838, est ouvert à l'école des Beaux-Arts depuis le 12 de ce mois; il sera fermé le 28.

— Les journaux de Milan annoncent qu'Adolphe Nourrit vient d'obtenir dans cette ville un succès mérité. Il a chanté dernièrement chez Rossini le duo de *Guillaume Tell* avec une vérité et un pathétique admirables.

— Après *Côme de Médicis*, dont la représentation doit avoir lieu dans une quinzaine, l'Opéra nous promet la *Grande dame*, ballet de M. Scribe, et une composition chorégraphique de Mlle Elssler. On assure qu'une jeune cantatrice, Mlle Honorine de Pau, élève de Ponchard et de Bordogny, est engagée pour trois années à l'Académie de Musique.

— On annonce que l'interdit, si maladroitement jeté sur la belle voix de Mme Gordon, vient d'être levé, et que nous l'entendrons prochainement.

— La reprise de *l'Eclair* avait attiré une nombreuse réunion à l'Opéra-Comique. Un jeune acteur, nommé Roger, débutait dans cette pièce, par le rôle de Georges, et y a obtenu un brillant succès. Jamais débuts n'avaient été plus heureux. Chollet, Mmes Jenny-Colon et Rossi ont joué et chanté avec une rare perfection; aussi, le public a-t-il accueilli, par d'unanimes applaudissements, le chef-d'œuvre de M. Halévy. Tous les acteurs ont été rappelés après la représentation, et la reprise de cet ouvrage fera une seconde fois la fortune de l'Opéra-Comique.

— M. Schopin, le célèbre pianiste, a eu l'honneur de jouer devant LL. MM. plusieurs morceaux de sa composition, qu'il a exécutés avec un talent remarquable. Des *variations*, qu'il a improvisées sur un motif donné par S. A. R. Mme la princesse Adélaïde, ont obtenu le plus grand succès, et l'habile artiste a reçu à plusieurs reprises les félicitations de la Reine et des princesses.

Le même jour, Mlle Bazin, jeune cantatrice

douée d'une fort belle voix, a chanté plusieurs romances françaises devant la famille royale, avec tout le talent et tout le succès que ce genre comporte.

— On annonce comme devant avoir lieu prochainement, un concert donné par M. Rosenharn, célèbre compositeur et pianiste allemand. Les salons dilettanti ont déjà, cet hiver, apprécié son double talent, et son opéra de la *Visite à Bedlam* est au courant du répertoire dans plusieurs capitales de l'Allemagne.

Au Rédacteur de l'Artiste.

Monsieur,

Voulez-vous avoir la bonté d'insérer cette lettre dans votre journal; vous trouverez à la fin quelques détails sur les clés, qui pourront intéresser vos lecteurs. Je réponds à une lettre de M. Valldemosa, dans laquelle il prétend m'avoir communiqué une des clés dont je me sers dans la *pankarmonie*. Déjà le *Journal de Paris*, la *France*, et la *Gazette musicale* m'ont ouvert leurs colonnes, le 11 février 1838; j'attends la même faveur de vous.

M. Valldemosa n'a pas voulu, sans doute, publier dans les journaux une note écrite de ma main, dont il se dit possesseur. Je ne le crois pas, à moins qu'il ne l'ait prise chez moi, à mon insu, et alors je récuse d'avance ce qui ne dérive pas d'une intention formelle de ma part.

Lorsque M. Valldemosa eut publié ce qu'il appelle sa découverte, il vint loyalement me poser des conditions, et je rédigeai, sous sa dictée, quelques notes relatives à la clé de *fa*, cinquième ligne. Il est fort possible que j'aie écrit sur un carnet, un papier, une lettre, appartenant à M. Valldemosa, et alors il a eu le droit, sans doute, de garder le papier où était la note; mais lui est-il permis de s'en servir? Pour moi, je ne puis accepter ce qui n'est qu'un brouillon, un essai; il n'y a d'authentique que ce que j'ai publié et signé. Quel est celui qui, avant de livrer une idée au public, ne la modifie pas souvent à l'infini! Et parce que, dans le premier manuscrit de ma méthode, il y aura des choses qui se contredisent, quelqu'un aura-t-il le droit de venir s'emparer fortivement d'une feuille de ce premier manuscrit, pour prouver, d'après ce que j'aurai écrit primitivement, que ce que je dis dans ma méthode est faux? Je vais plus loin; ne s'est-il pas glissé dans ma première édition des fautes que je désavoue; est-ce possible autrement!

M. Valldemosa m'a fait dire aussi qu'il possédait une autre note (écrite de sa main); pourquoi ne l'a-t-il pas publiée dans les journaux? Il s'est donc méfié de ma bonne foi. Mais ai-je besoin d'un mensonge pour tourner en ridicule ses prétentions naïves? Je vais lui prouver bientôt qu'il a voulu s'approprier une chose qui n'appartient ni à lui ni à moi. Mais pour en revenir à la note, M. Valldemosa est allé chez mon graveur fouiller dans mon manuscrit, et, toujours à mon insu, il a copié une note qui n'a point été gravée. Or, n'ai-je pas fait des milliers de correc-

tions? n'ai-je pas supprimé, modifié, changé une foule de choses dans mon dernier manuscrit? ne changerai-je rien dans ma seconde édition? D'ailleurs M. Valldemosa sait bien pourquoi j'ai parlé de lui dans ma méthode.....

Lorsque j'eus communiqué mon nouveau système à M. Valldemosa, il revint, quelque temps après, me jurer sur l'honneur qu'il s'était déjà servi d'une de mes clés en Espagne; je fis semblant de le croire, car ce qu'il me demandait n'appartenait ni à lui ni à moi, et je dis, dans une note, que M. Valldemosa s'était déjà servi de cette clé en Espagne; plus tard, lorsqu'il se fut emparé de cette note chez le graveur, il changea d'idées, et, enhardi sans doute par la pensée qu'il avait de faire autographier avant l'apparition de ma méthode, ce qu'il appelle sa découverte, il revint furieux me dire que c'était à Paris, et non en Espagne, qu'il avait trouvé cette clé. J'enlevai la note alors, car il était évident qu'il devait l'idée de cette clé, à mes communications. Il me fait dire maintenant qu'il me prouvera authentiquement qu'il l'avait trouvée, non en Espagne, mais à Majorque (je croyais, moi, que Majorque était en Espagne); mais alors pourquoi ne l'avait-il pas publiée à Paris, à Majorque, en Espagne avant de m'avoir connu? et d'où vient que, dans la note qu'il a insérée dans les journaux, il a souligné le mot *aussi*, la seule chose qu'il m'ait fait demander d'effacer par un de ses amis, et qui ne se trouve pas, dit-il, dans la note écrite de ma main, qu'il a en sa possession? Mais en acceptant cette note sans le mot *aussi*, il prouve donc qu'il ne prétendait avoir trouvé cette clé qu'à Paris (Si M. Valldemosa, n'avait montré ces notes à tout le monde, je n'oserais pas en parler, car il ne les a point publiées; mais j'ai tellement confiance en celui qui est venu me trouver de sa part, il en a parlé lui-même à tant de personnes, que je n'ai pas craint d'aller au-devant de ce qu'il n'a pas jugé prudent de faire connaître).

Il est possible que M. Valldemosa obtienne, de quelques amis complaisants, des pièces justificatives (je dis *complaisants*, car il faudrait être bien stupide ou bien grand ami de M. Valldemosa, pour attester qu'il a trouvé le premier, en Espagne, ce qui existait avant lui); mais savez-vous que Berton et Méhul avaient eu l'idée de tout réduire à la clé de *sol*, deuxième ligne? M. Déchenaux ne déclare-t-il pas qu'il avait eu depuis long-temps la pensée de publier ce système? et pour remonter des petites choses aux grandes, quelqu'un, avant Copernic, n'avait-il pas pu rêver son système? Mais tous les musiciens peuvent avoir eu la même idée que moi, et peut-être, aujourd'hui, demain, verrons-nous dans les journaux qu'on avait publié ce système, depuis long-temps, en Espagne, en Italie, en Allemagne, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idée d'avoir ramené toutes les clés à celle de *sol*, deuxième ligne, m'appartient exclusivement. Je la revendique, jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé le contraire; et M. Valldemosa ne le peut plus, d'après les déclarations qu'il a faites dans les journaux.

Je préviens M. Valldemosa que j'avais fait effacer la note qui le concerne dans ma méthode

avant que sa première lettre n'eût paru dans le *Journal de Paris*, car cette note se rapportait, non à la clé de *fa*, cinquième ligne, mais à celle d'*ut*. qu'il veut bien ne pas me contester : c'était donc un *erratum*, une faute, que je me suis hâté de faire disparaître dans les derniers tirages de ma première édition. Mais puisque M. Valldemosa n'a pas voulu, ou n'a pas pu répondre à ma dernière lettre, je vais lui expliquer, le plus succinctement possible, la théorie des clés, et lui apprendre pourquoi on ne se servait pas de la clé de *fa*, cinquième ligne, et de la clé d'*ut* placée dans le troisième interligne.

On a inventé trois formes de clés, celle de *sol*, celles d'*ut* et de *fa*. Il est facile de prouver qu'il ne peut y en avoir d'autres, puisque celles-ci suffisent, et au-delà. Supposons qu'on veuille créer une nouvelle clé de *la*, et qu'on la place dans le second interligne, le *la* restera un *la*, comme en clé de *sol*, deuxième ligne. Si on la pose sur la troisième ligne, le *si* deviendra un *la*, comme en clé d'*ut*, quatrième ligne; en la plaçant dans le troisième interligne, l'*ut* deviendrait un *la*, comme en clé d'*ut*, première ligne. Cette nouvelle clé de *la* serait donc inutile, et compliquerait en vain le système. La même chose arriverait pour les nouvelles clés de *re*, de *mi*, de *si* qu'on voudrait créer. Ainsi, on ne se sert plus de la clé de *sol*, première ligne, parce que c'est la clé de *fa*, quatrième ligne, à une octave de différence. On n'a pas employé la clé de *sol* sur la troisième ligne, parce qu'elle se rapportait alors à celle d'*ut*, première ligne. La clé de *fa*, placée sur la deuxième ligne, était simplement la clé d'*ut*, quatrième ligne, etc. On n'a donc posé les clés que là où elles ne pouvaient être confondues avec aucune autre, ou plutôt, là où elles étaient nécessaires pour la continuation de la clé de *sol*. En partant de ce principe, il est facile de se convaincre que ni moi, ni M. Valldemosa, n'avons pas inventé une nouvelle clé de *fa*, en lui conservant sa forme primitive, et en la posant sur la cinquième ligne. En effet, la clé de *fa*, cinquième ligne, est la clé de *sol*, deuxième ligne. Or donc, clé de *fa*, cinquième ligne, ou clé de *sol*, deuxième ligne, c'est : *Bonjour, monsieur, et monsieur, bonjour*. Les anciens ne s'en servaient pas, parce que leur intention était d'inventer une nouvelle clé, plus propre à représenter l'étendue et le diapason de la basse, et non d'écrire, sous une nouvelle forme, une clé déjà connue. [C'est ce que j'ai dit plus haut. Ils n'employaient donc que les clés usitées encore aujourd'hui, parce que leur intention était d'abord d'assigner à chaque voix une clé selon son diapason, afin que le médium de cette voix fut renfermé dans les lignes; d'autres disent que c'était pour apprendre aux élèves qu'il n'existait réellement qu'une seule gamme, celle d'*ut*, qu'on faisait monter ou descendre, plus ou moins, au moyen de ces clés, suivant la note dont on voulait partir. Pour moi, je soutiens, et cela est ainsi, que toutes ces clés ont été inventées pour ne pas écrire des portées de plus de cinq lignes. Je tiens en réserve une foule d'explications très-curieuses, dont M. Valldemosa ne se doute pas même. Qu'il me prouve le contraire. Quoi qu'il en soit, l'effet réel de ces

clés est de faire lire une même note de plusieurs manières. D'après cela, on ne pouvait donc pas, rationnellement, se servir des clés d'*ut* et de *fa*, représentant la clé de *sol*, deuxième ligne. Mais, depuis des siècles, on savait que la clé de *fa*, cinquième ligne, n'était autre chose que la clé de *sol*, deuxième ligne, puisqu'il est dit qu'une note quelconque prend le nom de la clé qui se trouve posée sur la même ligne, ou dans le même interligne qu'elle, et que tout vrai musicien doit savoir que toutes les clés peuvent se placer sur toutes les lignes, et dans tous les interlignes. Car, je le répète, il n'y a qu'une seule clé, celle de *sol*, deuxième ligne; toutes les autres clés ne sont que la continuation, le complément de cette première; et là, il n'y a de mystères que pour ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine d'approfondir la théorie des clés.

En un mot, dans ma méthode, il n'y a pas de clé nouvelle, mais un système nouveau, et, mieux encore, un système primitif, une manière plus simple d'écrire la clé de *sol*, dans les différentes octaves; et, comme je ne veux pas m'exposer aux railleries des vrais musiciens, je me hâte de déclarer que la clé que M. Valldemosa a voulu me prendre, et qu'il a crue nouvelle, n'appartient ni à lui, ni à moi; mais je n'accorderai à M. Valldemosa d'avoir eu même cette idée, que lorsqu'il l'aura prouvé.

Veillez, Monsieur le rédacteur, accueillir ma demande, et croyez à mes sentimens les plus distingués.

Hte COLET.

18 février 1838.

Après la gravité sombre des appartemens de la Renaissance, l'art de l'ameublement et de la décoration intérieure passa tout-à-coup, presque sans transition, aux splendides et féeriques ornemens du temps de Louis XIV et de Louis XV. Alors, les salons étaient des palais, et les palais des temples; alors, les chambres à coucher étaient d'étrincelans boudoirs, et les boudoirs des bombonnières dorées. Cet art d'embellir les lambris, de parer de feuilles d'or les murs de nos hôtels, s'était perdu depuis cette époque, sans qu'on ait jamais pu le retrouver. Eh bien, un artiste vient de découvrir ce secret égaré. M. Garneray est parvenu, à force d'études, à trouver le moyen d'appliquer à nos appartemens-pompalours tout l'éclat de la dorure du temps, et cela avec une telle exactitude d'imitation, que l'on s'y tromperait assurément. Ce système nouveau est tout aussi brillant que celui qu'on emploie pour les encadrements de nos tableaux; mais il a cela d'avantageux, qu'il ne papillotte pas à la vue, et qu'il étincelle aux yeux sans les fatiguer. M. Rothschild possède, dans son hôtel de la rue Laffitte, un petit boudoir charmant dans le goût Louis XV. M. Duponchel en a composé le dessin; M. Garneray en a exécuté les dorures; c'est une vraie merveille de richesse.

NÉCROLOGIE.

M. Thevenin, ancien directeur de l'école française à Rome, membre de l'Institut, section des beaux-arts, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque royale, est décédé avant-hier, 21 février. Il emporte dans la tombe les regrets de sa famille et des nombreux amis que lui avaient concilié la douceur de ses mœurs et la sincérité de ses attachemens.

On doit au pinceau de M. Thevenin un certain nombre d'ouvrages remarquables; plusieurs figurent avec avantage dans les immenses galeries de Versailles, parmi lesquels se distinguent particulièrement le tableau du Passage, par l'armée française, du mont Saint-Bernard, ce mémorable fait militaire, contre lequel semblaient s'élever, comme d'invincibles obstacles, la sauvage aspérité des lieux, leurs rapides et menaçantes déclivités, la rigueur du froid, la violence des vents, la neige offrant si peu de prise et de fixité aux pieds des fantassins et des chevaux, se polissant sous le poids et les frottemens incessans de tant d'individus, d'un si nombreux matériel, et dérochant, sous son manteau glacé, les étroits et sinueux sentiers égarés sur le bord des abîmes.

Un séjour de plusieurs mois sur les lieux, les renseignemens patiemment recueillis auprès des religieux solitaires, habitans de la montagne, ont mis l'artiste à portée de rendre cette scène avec autant de vérité que d'intérêt. Elle semble se passer sous les yeux du spectateur.

L'inhumation aura lieu aujourd'hui à onze heures du matin. On se réunira à la maison mortuaire, rue Neuve-des-Petits-Champs, 12.

Cet avis est destiné aux personnes qui se proposeraient d'assister à cette cérémonie funèbre, et n'auraient pu être averties directement assez à temps.

Mme LANET, née J. Chèvres, jeune pianiste d'un grand talent, et M. A. Dubois, violon belge, donneront, le dimanche, 4 mars, à une heure précise, salle Chantereine, un concert vocal et instrumental. M. Brod y exécutera un trio de hautbois, basson et piano de sa composition, avec M. Jancourt et la bénéficiaire, Mme Lanet, qui se fera aussi entendre dans un concerto du Humel. M. A. Dubois s'y montrera dans un quintetti de Beethoven, et un air varié de violon. M. Lée jouera un de ces délicieux morceaux de violoncelle; Mme J. Chèvres, un solo de harpe. Enfin M. d'Henin, F. Boucher, Huner, Walckenaer et C. Plantade, sont chargés de la partie vocale.

BALS MUSARDS.—Le carnaval finit à la Salle Vivienne, comme il a commencé, par des fêtes splendides, qui ne seront bientôt plus qu'un brillant souvenir. Encore quelques uns de ces galops et de ces quadrilles que Musard inspire de sa verve fougueuse, et Paris rentrera dans son repos et dans son silence; encore deux nuits de joie et de plaisir et tout sera dit. Cette perspective d'une clôture prochaine redouble la vogue des bals de la rue Vivienne. On n'y va plus, on s'y précipite; ce n'est plus un succès, c'est une fureur.



ANNONCES.

21 francs Pour Six Mois.

40 id. Par An.

REVUE DU XIX^{ME} SIÈCLE,

BUREAUX RUE DE SEINE, 16.

(Ecrire franco).

CHRONIQUE DE PARIS.

Recueil politique et littéraire, dans le format grand in-8°, paraissant depuis deux ans, tous les dimanches, sur papier vélin, en quatre feuilles d'impression, ou soixante-quatre pages, comme les recueils de même nature qui coûtent encore 80 francs; comme eux la Revue du XIX^e siècle est rédigée par MM. Hector Berlioz, Charles de Bernard, Philarète Chasles, Chaudes-Aigues, Jules David, C. De Feuilleide, Forgues, Le Clerc, Alexandre Gurand, de l'Académie Française, Golbery, député, Léon Gozlan, Granier de Cassagnac, Henri Haine, Janvier, député, Jules Janin, Méry, Charles Nodier, Gustave Planche, L. Raybaud, Alphonse Royer, Jules Sandeau, Vitet, député.

La Revue du XIX^e Siècle, qui vient d'augmenter son influence et sa rédaction de celles de la Chronique de Paris, est arrivée ainsi au plus grand nombre de lecteurs auquel soit encore parvenu un recueil hebdomadaire. Son succès s'explique également par la modicité de son prix, sa variété, et l'incontestable supériorité de sa rédaction.

Entre autres articles, on a remarqué dans ses dernières livraisons :

L'Esprit des affaires, par M. Philarète Chasles; *un Homme plus grand que Charles-Quint*, la *Ville des Gens de Bien*, par M. Léon Gozlan; *Souvenir de Catalogne*, par le baron Alexandre Guirand; *Victor Hummer*, les *Cabarets de Tempérance*, le *Club de Southampton*, par M. Méry. *Wilhemine*, par Mme Amable Tastu.

Plusieurs articles, par M. Jules Janin. *Glendalough et les Légendes de Saint-Kevin*, par M. C. De Feuilleide; *la Rose jaune*, etc.

Les livraisons prochaines renfermeront, *un Mot sur les Philantropes*, par M. Granier de Cassagnac; *l'Election du maréchal Bernadotte au trône de Suède*, par M. Lemblad; *des Fragments d'un voyage en Irlande*, par M. C. De Feuilleide; *Une Nouvelle*, par M. Charles de Bernard, et divers articles de MM. Jules Janin, Méry, Vitet, Louis Reybaud et Henri Haine.

LE BON SENS,

PARAISANT TOUS LES JOURS.

Septième Année.

60 F. PAR AN. --- SIX MOIS, 30 F. --- TROIS MOIS, 15 F.

Le but que se propose le journal le *Bon Sens* est de prouver que l'intérêt de la société tout entière se trouve dans la reconnaissance des droits du peuple et dans la réforme des abus dont il est victime, soit par suite des vices de notre organisation politique, soit par suite des faux principes qui dominent notre organisation sociale. La pensée dominante du *Bon Sens* se retrouve partout : dans une censure inexorable mais calme des actes du pouvoir, dans un contrôle assidu et sévère exercé sur l'administration, dans une critique attentive de tous les débats législatifs et judiciaires. Le *Bon Sens* ne néglige aucun des faits du jour qui peuvent conduire à un enseignement utile; sa chronique peut être rendue souvent piquante par les faits qu'elle renferme,

mais elle aboutit toujours à une conclusion sérieuse. Dans les nombreux feuilletons qu'il donne à ses lecteurs, le *Bon Sens* ne cherche pas seulement à alimenter une curiosité futile; son but est d'abriter des vérités, quelquefois austères, sous une forme qui les rende plus accessibles à l'intelligence, en s'adressant au cœur et en séduisant l'imagination; c'est dans le même esprit qu'il enrichira, le plus souvent possible, ses colonnes d'articles d'histoire, de science, de philosophie, de littérature; une large place est consacrée dans le *Bon Sens* à la discussion des intérêts de l'industrie; ceux de l'armée n'y sont pas oubliés; et le journal se complète par un choix consciencieux de nouvelles propres à instruire ou à intéresser le lecteur.

On s'abonne directement, et par correspondance, au bureau du *BON SENS*, rue du Croissant, 16, hôtel Colbert, chez les principaux libraires, et à tous les bureaux de poste et de messageries, sans augmentation de prix.

AVIS AUX ARTISTES.

SUSSE frères,

Place de la Bourse, n. 31.

Maison de papeterie et d'articles de peinture, location de tableaux et dessins.

Fabrique de nouveaux crayons mine de plomb supérieure, pour le bureau, le dessin et l'archi-

lecture, de 4 degrés de dureté. A 2 fr. 50 c. la douzaine.

Envois en province.

VENTE

Aux Enchères publiques,

DE LA

BIBLIOTHÈQUE

De feu M. de R^{***}, ancien intendant des armées navales, consistant en 4,000 vol. reliés en maroquin, dorés sur tranche, aux

armes de Mme la comtesse d'Artois, et en une collection de gravures et dessins originaux des grands maîtres; les lundi 5, mardi 6, mercredi 7, et jeudi 8 mars 1858, à 6 heures du soir, maison Silvestre, rue des Bons-Enfants, 50.

Par le ministère de Me Lac, commissaire-priseur, rue Louvois, 2, chez qui se distribue le catalogue, le matin avant 11 heures, ainsi que chez M. Merlin, libraire, quai des Augustins, 7.

Nota. Il y aura exposition, les jours de vente, de 1 heure à 3.